



HAL
open science

La troménie de Locronan, la fête de Lughnasa et le calendrier celtique

Donatien Laurent

► **To cite this version:**

Donatien Laurent. La troménie de Locronan, la fête de Lughnasa et le calendrier celtique. La Bretagne Linguistique, 1987, 3, pp.127-143. 10.4000/lbl.8185 . hal-04566272

HAL Id: hal-04566272

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04566272>

Submitted on 2 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



La troménie de Locronan, la fête de *Lughnasa* et le calendrier celtique

The Locronan troménie, the Lughnasa festival and the Celtic calendar

Donatien Laurent



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lbl/8185>

DOI : 10.4000/lbl.8185

ISSN : 2727-9383

Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1987

Pagination : 127-143

ISSN : 1270-2412

Ce document vous est offert par Institut Français de Recherche pour l'Exploitation de la Mer (Ifremer)



Référence électronique

Donatien Laurent, « La troménie de Locronan, la fête de *Lughnasa* et le calendrier celtique », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 3 | 1987, mis en ligne le 07 janvier 2022, consulté le 02 mai 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/8185> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.8185>

Ce document a été généré automatiquement le 15 janvier 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

La troménie de Locronan, la fête de Lughnasa et le calendrier celtique

The Locronan troménie, the Lughnasa festival and the Celtic calendar

Donatien Laurent

- 1 On a depuis longtemps évoqué le caractère unique de la troménie¹ de Locronan, cette déambulation sacrée dans le sens de la marche du soleil qui, chaque année, le deuxième dimanche de juillet, prétend reproduire l'ascension quotidienne du saint fondateur, l'Irlandais Ronan, à sa montagne. Tous les six ans, la procession se déploie dans une dimension nouvelle, à la fois dans l'espace (12 kilomètres au lieu de 6) et dans le temps (8 jours pleins, du deuxième au troisième dimanche de juillet) pour suivre cette fois, pas à pas, le trajet pénitentiel que le saint accomplissait chaque dimanche autour de son ermitage. L'un des premiers auteurs à l'avoir évoquée est l'hagiographe breton du XVII^e siècle Albert Le Grand dans sa *Vie des Saints de Bretagne* (1638) :

De sept ans en sept ans² – écrit-il – se fait la Procession qu'ils appellent de saint Ronan, le jour de sa Feste, en laquelle on porte ses Reliques sur un branquart à bras, richement paré, tout à l'entour de sa montagne ; à laquelle procession se trouve d'ordinaire une grande affluence de peuple de tout le pays circonvoisin (...)

- 2 En 1914, dans un livret édité à Londres par les soins d'un aristocrate écossais, grand amateur de pèlerinages - Niall, duc d'Argyll -, l'auteur n'hésitait pas à qualifier la troménie sexennale de « *one of the most extraordinary pilgrimages in Western Europe (...)* unique of its kind in the Church of the West ».
- 3 L'antiquité de ce double circuit sacré et son antériorité probable à l'intervention même de saint Ronan ont été, elles aussi, maintes fois signalées. Notamment par Joseph Loth en 1924³ qui rappelle que « la procession autour d'un lieu sacré, de gauche à droite en suivant la marche du soleil, est un usage d'origine païenne », ajoutant que les douze croix qui autrefois, signalaient les douze stations de la grande troménie avaient dû remplacer des « piliers-idoles ». Pour lui, il y a équivalence entre le *Minihi* breton et le *Nemed* irlandais, un mot dérivé du celtique continental et insulaire *nemeton* désignant à l'époque païenne un « sanctuaire », plus précisément « un lieu sacré dans une forêt, peut-être une clairière de forme circulaire, ayant pour voûte le ciel, l'arc du ciel⁴ ». L'un

des témoins les plus évidents de cette superposition de cultes serait, d'après lui, une pierre énorme de 13 m de tour, de 1,60 m de haut, connue sous un nom d'origine païenne : *ar gazez venn* [la jument blanche]. Ici, comme en Irlande - ajoute Loth - c'est la lune que cette expression désigne. On reviendra plus loin sur cette appréciation de Loth qui doit être un peu nuancée⁵, mais qui reste globalement valable.

- 4 Dans un important article intitulé « The Grande Troménie at Locronan, a Major Breton Lughnasa Celebration », publié en 1978 dans le *Journal of American Folklore*⁶, le celtisant américain Daniel F. Melia, de l'université de Berkeley, a proposé de voir dans la grande troménie une survivance de la célébration calendaire celtique désignée habituellement du nom irlandais de *Lughnasa* qui, le 1^{er} août, au milieu de la saison estivale⁷, marquait le début de la moisson. D. F. Melia fonde sa démonstration sur l'ouvrage majeur de Maire Mac Neill, *The Festival of Lughnasa, a study of the survival of the Celtic festival of the beginning of harvest*⁸, où l'auteur, fille du grand celtisant irlandais Eoin Mac Neill (1867-1945), dresse, à partir de l'étude croisée des textes irlandais anciens, des nombreux récits légendaires et des coutumes, pratiques et rituels encore observables au début de ce siècle en Irlande et en Grande-Bretagne, le bilan de ce que l'on sait sur la célébration de la fête de Lug, le Mercure celtique, le 1^{er} août et sur ses prolongements contemporains.
- 5 M. Mac Neill insiste surtout sur l'aspect agraire de la célébration qui, par sa situation dans le cycle calendaire à la jonction des deux phases ascendante et descendante du grand Été celtique (c'est-à-dire à la jonction de l'été proprement dit - qui va de mai à juillet et dont le nom breton du mois de juin *mezheven* [*medio-saminio- : mi-été] garde la trace et de l'automne, du début août à la fin octobre), marque traditionnellement le début de la moisson. C'est en effet ce caractère qui est resté le plus longtemps perceptible dans le rituel irlandais, comme dans celui qui fut en usage jusqu'à la fin du siècle dernier en divers points des îles Britanniques. Mais pour Françoise Le Roux et Christian J. Guyonvarc'h, cet aspect agraire est secondaire⁹. *Lughnasadh* est une « fête royale, obligatoire, protectrice, garantissant la paix et l'abondance ». C'est la fête du dieu souverain « dispensateur généreux de toute richesse » qui transcende toute la société humaine. Cette dernière conception trouve peut-être une confirmation dans l'histoire même de la troménie.
- 6 Dans son étude du *Journal of American Folklore*, D. F. Melia établit de façon convaincante que la troménie de Locronan représente sans doute sur le continent l'exemple le plus manifeste d'une célébration qui prolonge l'ancienne fête celtique de *Lug*. La comparaison qu'il propose entre la troménie cornouaillaise et le pèlerinage irlandais du *Croagh Patrick*, dans le comté de Mayo, sur la côte ouest de l'Irlande, le dernier dimanche de juillet, est, sur le plan du rituel et des pratiques individuelles ou collectives, comme sur celui de la structure générale, particulièrement éloquent : même trajet circulaire dans le sens de la marche du soleil, intégrant au départ comme à l'arrivée, le tour d'un point d'eau, jalonné de stations et culminant sur la montagne du saint, même présence de la cloche du saint portée avec vénération dans la procession, même légendaire axé sur les démêlés du saint avec une mégère, même situation topographique avec, du haut de la colline sacrée qui domine une vallée et des prairies marécageuses, un vaste panorama débouchant sur la mer à l'ouest et des hauteurs au nord, sur la ligne d'horizon.
- 7 La contribution que j'ai été amené à apporter, en 1979, à l'ouvrage collectif dirigé par Maurice Dilasser, recteur de Locronan¹⁰, m'a fourni l'occasion de reprendre à mon tour

la démonstration du celtisant américain et d'essayer d'en pousser encore plus loin l'examen. Les résultats m'en paraissent suggestifs et je crois intéressant de les exposer. C'est le but de cette communication. Confirmant les conclusions générales proposées par D.F. Melia, mes recherches m'ont amené à préciser davantage encore la signification du rituel de la troménie et à en proposer à mon tour une interprétation qui, si elle n'est sans doute pas transposable telle quelle au cas des célébrations irlandaises, me paraît toutefois susceptible de faire progresser la connaissance de ce type de manifestations religieuses populaires et de rendre compte de son étonnante permanence à Locronan.

- 8 La troménie de Locronan se singularise par rapport aux autres pèlerinages par une sorte de structure, de forme stable à la fois dans l'espace et dans le temps qui, jusqu'ici, n'a pas reçu d'explication définitive¹¹. Dire qu'elle puise sa substance dans un ancien rituel calendaire celtique ayant pour fonction de se concilier les forces naturelles et cosmiques qui régissent la fertilité du sol n'est pas suffisant si l'on ne rend pas compte des particularités du site de Locronan, de la date de la célébration, du rituel qui s'y déploie tous les six ans, avec ses douze stations principales et les trente-deux oratoires abritant des statues de saints qui s'intercalent entre celles-ci, enfin de cette curieuse pulsation qui fait alterner indéfiniment depuis un temps immémorial grandes et petites troménies suivant un rythme tour à tour annuel et sexennal : O.....O.....O... C'est à l'interprétation de ces caractères que je vais maintenant m'attacher.

Le site

- 9 La montagne de Locronan - *Menez Lokorn* et, plus anciennement, comme on l'a vu cf. note 3, *Menez Nevet*, le mont du *nemeton*, c'est-à-dire du « sanctuaire » - est la dernière hauteur avant de rencontrer l'océan. Elle se dresse isolée à l'extrémité occidentale des Montagnes noires, délimitant avec la longue crête rocheuse du *Menez Hom*, au nord, un vaste amphithéâtre, le *Porzay*, dont le nom (*Porthoed* = les ports) atteste la très ancienne vocation et l'importance économique passée. Le bourg, au pied du mont sacré, est au carrefour d'anciennes voies : celle, pré-romaine qui, de crête en crête, reliait Alet et Corseul, à l'est de l'Armorique à l'extrémité occidentale de la péninsule et celle, transversale, qui remontait de Quimper vers Châteaulin et Landerneau. Au cœur du bourg, la place pavée est dominée à l'est par l'imposante architecture jumelle de l'église et du « penity » dont les deux porches en façade créent une curieuse impression de dissymétrie : la large ouverture en arceau de l'église, au nord, y côtoie celle, en ogive et plus étroite, qui donne accès au tombeau du saint dans la chapelle du péniti, au sud, à l'emplacement de son ermitage. Au milieu de la place, un peu plus bas que l'église un vieux puits à margelle pourrait être la raison de l'installation de l'ermite à cet endroit, à la lisière de l'ancienne forêt de Nevet. On note également le contraste entre la haute saillie du *Menez Lokorn*, dominant de plus de 150 m la place, à l'horizon en direction du sud-est, et la vallée humide et profonde qui s'étend au nord, en contrebas, traversée par les deux ruisseaux du Stivel et du Stiff. L'ancienne voie romaine, qui descend en pente raide du bas-côté de l'église en direction de la vallée, rencontre, à la sortie du bourg, la chapelle de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, contemporaine de l'église paroissiale (début xv^e s.), et sa fontaine monumentale prolongée par un grand bassin servant de lavoir, rénové au xvii^e s.

La date de la célébration

- 10 C'est dans la nuit du samedi au 2^e dimanche de juillet, à minuit, que commence la célébration. Les années de petite troménie, elle ne dure que jusqu'au soir suivant, au coucher du soleil. Tous les six ans, par contre, pour la grande troménie, elle dure huit jours pleins au lieu d'un et se prolonge jusqu'au soir du 3^e dimanche de juillet. C'est dire qu'elle ne peut jamais se placer avant le 8 juillet, ni se prolonger au-delà du 22, les années de grande troménie. Autrement dit, elle oscille autour du 15 juillet, date qui lui sert de pivot dans la succession des cycles. C'est donc en moyenne vers le milieu du mois - et non vers la fin, comme on aurait pu s'y attendre pour une célébration censée prolonger l'assemblée celtique de *Lughnasa* du 1^{er} août - que se déroule la troménie. Cette constatation nous fait immédiatement penser au système calendaire celtique ancien, dont les éléments constitutifs paraissent s'organiser par référence à un milieu. Aussi, avant d'aborder la présentation du rituel de la troménie, nous arrêterons-nous un peu à cette question du calendrier dont une meilleure connaissance paraît indispensable à la compréhension du système représenté par la troménie.

Le calendrier celtique

- 11 Bien qu'il nous soit relativement bien connu depuis la découverte à Coligny, dans l'Ain, en 1897, d'une grande table de bronze contenant, gravées dans le métal, les figurations mois par mois et jour par jour de cinq années complètes (un « lustre »), bien des travaux sur le calendrier continuent d'en ignorer l'existence¹².
- 12 Comme la plupart des calendriers antiques, il est luni-solaire et s'attache à la fois à suivre les phases de la lune (dont la révolution est de 29,530 jours) tout en respectant le cycle solaire annuel de 365,242 jours. Le système mis au point par les Gaulois - tel que l'examen de la table de Coligny et les commentaires des écrivains de l'Antiquité permettent de le reconstituer - se révèle d'une étonnante précision¹³.
- 13 Il permettait, grâce à un système régulier d'intercalation de mois supplémentaires, d'être toujours en correspondance avec la position de la lune, tout en respectant la succession des saisons dans le cycle annuel. Pour que les mois soient ainsi en conformité absolue avec les lunaisons - ce que le calendrier romain ne permet plus depuis la réforme julienne en 46 avant J.-C. -, il suffisait d'ajouter aux douze mois lunaires, alternés de 29 et 30 jours, deux mois supplémentaires de 30 jours par période de cinq ans, l'un en début de lustre, avant le premier mois hivernal (novembre) qui commençait l'année, et l'autre deux ans et demi plus tard, juste avant le mois estival (mai) qui ouvrait le deuxième semestre de cette troisième année. Soit - pour reprendre à la lumière des faits irlandais les dénominations de ces deux pôles de l'année et des fêtes calendaires correspondantes - un mois intercalaire avant la fête de *Samain*, le 1^{er} novembre (SAMON- dans le calendrier de Coligny) et un autre, trente mois plus tard, avant la fête de *Beltaine*, le 1^{er} mai (GIAMONI- dans le calendrier de Coligny¹⁴).
- 14 Si l'on ajoute que le neuvième mois, EQVOS (correspondant à juillet) avait vraisemblablement la particularité de compter deux jours de moins les deuxième et quatrième années du lustre (un peu comme notre mois de février qui a 29 jours tous les quatre ans et seulement 28 les autres années), cela fait un système où alternent, suivant un rythme bien codifié, des années de treize mois (première et troisième années de

chaque lustre, lorsqu'intervient le mois intercalaire) et de douze mois (deuxième, quatrième et cinquième années), ces dernières ne comptant que 353 jours les deuxième et quatrième années - lorsque EQVOS est au plus bas et 355 la cinquième. Soit $385 + 353 + 385 + 353 + 355 = 1831$ jours.

- 15 Pour un lustre de 62 mois, comme celui qui figure sur le calendrier de Coligny, le nombre de jours est donc de 1831 ce qui correspond très précisément au nombre de jours que comptent soixante-deux lunaisons réelles et ne fait avec le soleil qu'un décalage d'un peu moins de 5 jours. Au bout de 371 lunaisons, la différence entre la marche des deux astres n'est plus par contre que d'1,6 jour, ce qui est négligeable quand on sait que la durée des lunaisons est elle-même variable. Or 371 lunaisons font très exactement 30 années solaires complètes, c'est-à-dire six lustres « celtiques » de 62 mois lunaires moins un mois. Il suffit alors de commencer le lustre suivant directement, sans lui adjoindre cette fois de mois intercalaire au début du premier hiver pour se retrouver à nouveau en correspondance parfaite avec le déroulement continu des saisons comme avec celui des lunaisons.
- 16 Un tel système, qui fait intervenir des séquences successives de six lustres dont le premier n'aurait qu'un seul mois intercalaire en son milieu (donc au bout de trente mois, juste avant l'ouverture du 3^e été du lustre) n'est pas expressément mentionné dans la table de Coligny qui ne contient - on s'en souvient - qu'un seul lustre. Mais sa vraisemblance sur le plan astronomique est confirmée par Pline qui dit que les Gaulois ont des « siècles » de trente ans (*saeculi post tricesimum annum*), ce mot « siècle » étant à comprendre au sens étymologique de « génération », « durée d'une vie » (en brittonique **saitlon*, cf. gall. *hoedl*, breton moyen *hoazl* : âge, génération¹⁵).
- 17 Pline nous dit encore qu'à la différence des autres peuples antiques, les Gaulois faisaient commencer leurs mois, leur année et leur siècle au sixième jour de la lune, c'est-à-dire, apparemment, à l'apparition du premier quartier. C'est donc qu'invariablement la pleine lune se trouvait au milieu de la première quinzaine (les 7^e, 8^e et 9^e jours du mois et la nouvelle lune douze jours après, les 22^e, 23^e et 24^e jours). Ainsi s'explique sans doute le mot ATENOVX qui apparaît régulièrement dans le calendrier de Coligny au milieu de chaque mois. Comme me l'a suggéré P.-Y. Lambert (conversation privée), NOVX désigne vraisemblablement la nouvelle lune dont le préfixe nominal bien connu ATE (breton *ad-* irlandais *aith*) marquerait le retour, la reprise, la répétition.

Le système de la troménie

- 18 Si nous reprenons l'examen du système régissant, dans son double rythme, la troménie de Locronan à la lumière de ce que nous révèle le calendrier celtique, son explication nous paraît plus aisée.
- 19 Le fait qu'elle se déroule invariablement tous les six ans pendant une période axée autour du milieu du mois - ainsi qu'on vient de le voir - suffit à évoquer le système calendaire celtique dont toute l'organisation semble dominée par l'obsession du milieu, comme nous l'avons reconnu à plusieurs reprises en exposant son caractère particulier : début et fin de chaque mois au milieu de la période de croissance de la lune, partage du mois en deux moitiés - dont le milieu coïncide tour à tour avec la pleine lune puis avec la nouvelle -, partage de l'année à son tour en deux moitiés

successivement décroissante et croissante en Hiver, puis inversée en Été, avec au milieu de chaque saison les deux fêtes d'*Imbolc* et de *Lughnasa*, sous le patronage des deux divinités, féminine en hiver et masculine en été. Dans le calendrier romain, affranchi comme on le sait par rapport au cycle lunaire, cette orientation du temps en fonction d'un « milieu » n'a plus de sens. Au contraire, dans le système calendaire celtique le milieu du mois - ATENOVX - est, entre la pleine lune et la nouvelle, au cœur de la phase pendant laquelle la lune décroît. L'expression bretonne qui désigne cette période (*diskar loar*, c'est-à-dire plus précisément « déclin de lune ») nous livre peut-être l'explication de la fixation de la troménie à ce moment précis de l'année. On sait en effet que l'automne qui, dans ce système calendaire, commence au 1^{er} août, à *Lughnasa*, est dit en breton *diskar amzer* : « déclin du temps », soulignant le parallélisme des deux mouvements et la relation symbolique qui les unit.

- 20 La grande troménie correspondait donc à la dernière phase de décroissance de la lune (*diskar loar*) avant l'automne, la « décroissance du temps » ; et sans doute était-ce là, juste avant l'arrivée de cette période instable et dangereuse, qu'il fallait intervenir et se concilier, par une déambulation sacrée, la divinité présidant à la bonne marche de la saison lumineuse. On peut même se demander s'il ne faut pas voir également dans le caractère particulier de ce moment de l'année qui précède *Lughnasa* l'une des raisons du curieux statut de ce mois d'EQVOS - le « juillet » du calendrier celtique -, alternativement « abondant » les première, troisième et cinquième années de chaque lustre (30 jours) et « défectif » les deuxième et quatrième années (28 jours), alors que les autres mois ont toujours invariablement la même durée, soit 29 soit 30 jours. Ce mouvement d'alternance n'est d'ailleurs pas sans rappeler celui de l'astre lunaire qui, lui aussi, croît et décroît avant de disparaître et de se renouveler, ou celui du cycle annuel, dont l'alternance des saisons donne aussi cette impression de respiration, de vie qui croît, se développe, décline et disparaît pour renaître plus vigoureuse au moment du printemps. Il évoque aussi le cycle de la vie humaine, dont le parallèle avec le cycle saisonnier est, dans beaucoup de langues, un lieu commun.
- 21 Il reste à comprendre la raison de ce curieux rythme sexennal de la grande troménie. La légende orale l'explique - on l'a vu - par analogie avec celui qui régissait le double circuit pénitentiel accompli autrefois par le saint fondateur : la petite troménie chaque jour et la grande chaque dimanche. Ce ne peut être qu'une image. Si les deux parcours avaient effectivement leur origine dans cette double déambulation chrétienne rythmée par le dimanche, c'est tous les sept ans - et non plus tous les six - qu'il interviendrait. Or ce ne fut jamais le cas, en dépit de ce que certains ont affirmé¹⁶.
- 22 L'explication de cette étonnante pulsation est pourtant sans doute à chercher dans la direction suggérée par la légende : la répétition symbolique, à une échelle de temps différente, d'un double mouvement périodique. Le calendrier celtique nous offre dans son principe même - on l'a vu - différents exemples d'un tel système homothétique où la journée (nuit + jour) est comme l'image réduite du mois (quinzaine centrée sur la pleine lune + quinzaine centrée sur la nouvelle) ; comme celui-ci l'est à son tour de l'année (hiver + été) et l'année elle-même du lustre (31 mois dont 19 d'hiver + 31 mois dont 19 d'été). On peut donc se demander, de la même façon, si l'alternance des cinq petites troménies et de la grande troménie sexennale ne serait pas comme l'image réduite de la succession des cinq lustres et du « siècle » trentenaire sur laquelle repose de façon si judicieuse tout le système calendaire des Celtes. L'assimilation du « siècle » avec la durée d'une vie (cf. ci-dessus) pourrait ainsi expliquer le dicton bien connu

selon lequel « celui qui ne fait pas sa grande troménie de son vivant devra la faire après sa mort en n'avançant chaque jour que de la longueur de son cercueil » :

*An neb ne ra ket e droveni e beo
a ra 'nei e maro
a hed e cherj bemde.*

- 23 Il y aurait là comme une façon réduite, ramassée, de préparer sinon d'accomplir son « siècle » qui paraît bien dans la ligne des conceptions qui ont apparemment présidé à l'élaboration du système calendaire des Celtes.

Le rituel de la troménie

- 24 Je ne m'y attarderai pas trop car il a fait le sujet d'un article récent publié dans *Ar Men*¹⁷.
- 25 Le cérémonial, qui n'a pratiquement pas changé depuis les premiers témoignages précis qu'on en possède, est un peu différent selon qu'il s'agit d'une démarche individuelle, ou privée, ou de la procession solennelle dominicale, menée par les autorités ecclésiastiques avec bannières, croix d'or, reliquaires et délégations paroissiales. La première est longtemps restée plus conforme au rituel ancien qui voulait qu'une « vraie » troménie soit pratiquée pieds nus, en égrenant un chapelet ou en portant un cierge allumé, sans se retourner ni se parler, et en faisant le tour d'un certain nombre de croix de pierre, ou de monuments (tombeau du saint, puits de la place, « jument de pierre »...). Commencée à minuit dans la nuit du samedi au dimanche, elle verra pendant toute la journée ou toute la semaine – selon qu'il s'agit d'une petite ou d'une grande troménie – des milliers de pèlerins en parcourir, de nuit comme de jour, les stations, marchant de préférence dans les fossés plutôt que sur le chemin pour suivre de plus près le trajet antique. Si la petite troménie emprunte uniquement des voies larges et bien tracées, il n'en va pas de même de la grande dont il faut, une semaine avant, préparer le circuit. On taille les haies, on abat des talus, on dresse des ponts de fortune sur les ruisseaux, on jette des brassées d'ajonc sur les parties trop humides, on coupe les cultures sur une largeur suffisante dans les champs que traverse la voie sacrée.
- 26 Les premiers pèlerins, à l'aube du second dimanche de juillet, entrent dans la chapelle du Peniti et commencent par faire trois fois le tour du tombeau du saint, une grande dalle de kersanton soutenue par six anges, sur laquelle est sculpté le gisant du saint en habits épiscopaux. Certains passent sous le tombeau puis, après avoir baisé le visage de Ronan et les reliques disposées près de la dalle funéraire, sortent par le porche de l'église et font le tour du puits de la place par la gauche avant de commencer le circuit traditionnel. Au retour, ils referont les mêmes gestes en sens inverse mais, cette fois, rentreront par l'étroite porte en ogive de la chapelle du Peniti avant de s'incliner à nouveau sur le tombeau du saint.
- 27 Le trajet de la petite troménie ne comporte que trois stations : la première en haut de la montagne, au lieu-dit Plas ar c'horn, est consacrée à saint Ronan. C'est là que l'un des bœufs sauvages ramenant la dépouille de l'ermite perdit sa corne, arrachée d'un coup de battoir à linge par la mégère, Keben, qui avait croisé dans la vallée, au lavoir de Kernevez, le convoi funèbre. Une ancienne borne de pierre, dont on faisait le tour, marquait l'endroit précis où la corne était tombée. En redescendant vers l'ouest, on trouve à mi-pente la seconde station dédiée à saint Télo, le saint au cerf, dont le culte local semble avoir été anciennement concurrencé par celui du saint forgeron Eloi. La

troisième et dernière station de la petite troménie est située au bas de la montagne, à l'intersection de la vieille route pré-romaine, que l'on a suivie depuis Plas ar c'horn, et de l'ancienne voie romaine de Quimper à Châteaulin. Une vieille croix de pierre, sur le bord de la route, au lieu-dit Bez Keben (tombe de Keben), marque l'endroit où la terre se serait ouverte pour engloutir la laveuse maléfique, qui suivait en gesticulant et en brandissant son battoir l'attelage du saint. On dit que l'emplacement où la croix est dressée, entre les territoires de Locronan et de Plogonnec, n'appartient à aucune des deux paroisses... La petite hutte de branchages abritant la statue de saint Maurice, patron de cette troisième station, se trouve face à la croix de l'autre côté de la route, en Plogonnec. De là, les pèlerins rejoignent directement l'église en empruntant, droit vers le sud, la voie romaine.

- 28 La grande troménie emprunte un circuit plus long et plus mouvementé. Il comporte cette fois douze stations, matérialisées par douze petites huttes de branchages abritant les statues des saints à qui elles sont dédiées. Entre ces douze stations principales, une trentaine de petits oratoires sont répartis de façon irrégulière tout le long du parcours, honorant autant d'autres saints venus de leurs chapelles du voisinage. Ce nouveau circuit n'a en commun avec le premier que les trois dernières stations qui jalonnent, de *Plas ar c'horn* au bas du *Menez Lokorn*, le tronçon de la voie pré-romaine.
- 29 Auparavant, les pèlerins suivent un trajet compliqué, descendant d'abord vers l'ouest au sortir de l'église où ils rencontrent rapidement les deux premières stations : saint Eutrope, d'abord, puis une vieille statue de bois du Christ souffrant, l'*Ecce Homo*. Après une boucle vers le sud - où se tient la troisième station - saint Germain - ils repartent droit vers le nord, au fond de la vallée. Ce sont, dans l'angle nord-ouest du circuit, les deux stations de sainte Anne et de Notre Dame de Bonne Nouvelle, dressées de part et d'autre de la prairie marécageuse de *Pradig an droveni*, que traverse le ruisseau du Stivel. Puis, après une longue marche vers l'est en suivant la vallée, on arrive bientôt à la sixième station, saint Miliau. Le trajet, à cet endroit, s'infléchit à nouveau vers le nord-est pour rejoindre la vieille croix de Leustec, datée de 1604, où se tient la hutte de saint Jean l'évangéliste : c'est la septième station. Après la traversée d'une nouvelle prairie marécageuse, au milieu de laquelle coule le ruisseau du Stiff, on arrive à la ferme de Trobalo qui a pris le nom de la vallée - l'ancien *tnou Balau* de la vie de saint Ronan (XIII^e s.) - à l'entrée de laquelle le convoi funèbre s'était brusquement arrêté en abordant le territoire sacré jusqu'à ce que le comte de Cornouaille en fasse don au saint, en propriété perpétuelle. C'est la huitième station, dédiée à saint Guénolé. Après une rapide incursion vers le nord, on redescend définitivement vers le sud en direction de la montagne. On passe bientôt devant les bâtiments de la ferme de Kernevez où la tradition orale situe la demeure de Keben. Le lavoir où aurait eu lieu l'ultime rencontre entre les deux adversaires a été détruit récemment par le propriétaire des lieux... Quelques centaines de mètres plus loin, on arrive à une vieille croix de granit qui marque la neuvième station dédiée à saint Ouen. Peu après, en continuant vers le sud, on arrive au pied du Menez Lokorn, à l'oratoire de Notre-Dame-de-Pitié. Le rituel prévoit que les pèlerins s'agenouillent et récitent le *Miserere* avant d'attaquer l'ascension du massif boisé. C'est la partie la plus dure du parcours, mais, une fois parvenu au sommet, à *Plas ar c'horn*, un moment de détente est permis. On est à la dixième station, dédiée à saint Ronan, la première de la petite troménie.
- 30 À partir de là, les deux parcours se rejoignent, descendant vers *Bez Keben* par la vieille route pré-romaine. J'ai mentionné les dédicaces des deux dernières stations : la

onzième, à mi-pente, dédiée à saint Télo - qui enfourche son cerf - et la douzième, en bas, à saint Maurice, près de la croix de *Keben*.

- 31 Ici, au lieu de tourner à droite et de rentrer directement au bourg par l'ancienne voie romaine, les pèlerins de la grande troménie tournent à gauche quelques centaines de mètres, puis à droite dans un chemin creux qui les ramène vers le nord, à travers une lande, puis un champ que l'on traverse en diagonale. On parvient enfin à l'énorme bloc de pierre de 13 m de tour, surnommé *ar gazez vean* (la jument de pierre), dont Loth a souligné le lien symbolique avec la lune qui, selon une métaphore commune aux diverses langues celtiques, est appelée en breton *ar gazez venn* (la jument blanche) et en irlandais de même *an lair bhan*. Il n'y a pas encore longtemps, les pèlerins isolés, ou en groupe restreint, en faisaient trois fois le tour de gauche à droite avant de la baiser pieusement ou de s'asseoir en se signant dans une large cuvette aménagée sur l'un des côtés. Comme la pierre appelée *leaba Phadraig* (lit de saint Patrick) - qui constitue l'une des stations du pèlerinage irlandais du Croagh Patrick et sur laquelle les femmes stériles s'allongent pour devenir fécondes - la *kazeg vean* de Locronan avait pour vertu essentielle de guérir la stérilité féminine, et l'on assure, références à l'appui, que ce pouvoir n'a pas totalement disparu aujourd'hui.
- 32 Les rites de fécondité, clairement présents dans la troménie -et qui ne s'attachent d'ailleurs pas qu'à la *kazeg vean* -, ont toujours été une dimension importante dans la visite au sanctuaire sacré.
- 33 Les ducs de Bretagne - dont la sollicitude envers Locronan ne s'est jamais démentie depuis la fondation du prieuré par Alain Canhiart, descendant direct du roi de Cornouaille Gradlon, au début du XI^e siècle - ont souvent proclamé qu'ils devaient leur naissance à l'intervention de saint Ronan : ainsi, aux XIV^e et XV^e siècles, Jean IV, Jean V, Pierre II, François II et surtout Anne de Bretagne, à qui l'on doit en 1485 la construction du Péniti et dont la fille Renée doit son nom au patron du lieu, mieux connu autrefois en français sous le nom de « saint René du bois ».
- 34 Une enquête de 1618 atteste la permanence de ce rôle privilégié :
 (...) laquelle église est visitée souvent de dévotion par plusieurs personnes de haute qualité de tous les endroits de la province pour prier Dieu en toute occasion et particulièrement de leur octroyer le don de lignée (...).

La légende de saint Ronan

- 35 Je passerai plus rapidement encore sur le riche légendaire : les Vies de saint Ronan, dont la plus ancienne - la Vie latine - est due à un chanoine quimpérois du XIII^e siècle, les 48 sizains de l'ancienne Vie bretonne rimée, composée au début du XVIII^e siècle par un chapelain originaire de Locronan, la tradition orale, enfin, qui livre encore aujourd'hui, çà et là, quelques éléments légendaires inédits. J'en ai évoqué certains - généralement bien connus - à propos du parcours de la troménie et on trouvera dans l'ouvrage collectif de M. Dilasser déjà cité un excellent chapitre où B. Merdrignac présente et analyse l'essentiel du dossier hagiographique. Il suffit ici de dire que ces données légendaires confirment, dans leur ensemble, les caractères que nous avons mis en avant.
- 36 Des textes hagiographiques eux-mêmes, B. Merdrignac souligne l'abondance des « éléments solaires » : l'accumulation des métaphores lumineuses opposant la clarté à

l'obscurité, la lumière apportée par Ronan aux ténèbres du paganisme. « Toute la Vie - précise-t-il - repose sur une équivalence entre ciel et lumière, enfer et ténèbres » qui semble issue directement de l'Évangile de saint Jean et dont l'orthodoxie sans faille a l'avantage annexe de « faire vibrer le vieux fonds de paganisme solaire » si perceptible dans le récit hagiographique, en dépit du remodelage de l'auteur chrétien.

- 37 Dans le même sens, la sorte d'ascendant que Ronan exerce sur les loups et sur les chiens furieux qu'il apaise d'un geste, tout comme l'accusation lancée par Keben à son adresse de se transformer en loup les nuits de nouvelle lune et de dévorer les enfants, doivent être interprétés, à la lumière des récits hagiographiques irlandais, comme autant d'indices de la présence d'un culte solaire qui - remarque encore B. Merdrignac - s'adressait sans doute au dieu Lug de la mythologie celtique.
- 38 Il est temps de réunir tous les fils que nous avons tenté de démêler.
- 39 Tout le monde s'accorde pour reconnaître la vraisemblable antiquité du site de Locronan et le caractère depuis longtemps sacré de la montagne du saint. Outre le nom même de *Nevet*, conservé par la forêt, la présence de diverses pierres liées à des rituels de fécondité - dont la plus représentative est la fameuse *kazeg vean* - suffirait à elle seule à l'attester. La dévotion toute particulière des derniers ducs de Bretagne envers saint Ronan pendant tout le xv^e siècle - afin qu'il leur permît de « *prospérer en fruct et lingnée* » - laisse même entrevoir une dimension privilégiée du rôle symbolique du Menez Nevet à l'échelle, non seulement de la Cornouaille, mais même de la Bretagne tout entière (on sait que les ducs, à cette époque, résidaient à Nantes).
- 40 Le rituel de déambulation pourrait lui aussi s'être constitué à une époque antérieure au christianisme et tout indique que, comme le pèlerinage irlandais du *Croagh Patrick*, le troisième dimanche de juillet, il ne serait que la prolongation - irriguée d'un sang nouveau - d'une célébration liée à la fête celtique de *Lughnasa*, ainsi que l'a suggéré opportunément D. F. Melia. Mais il faut bien reconnaître que son double rythme, annuel et sexennal, pose problème...
- 41 S'agit-il d'une structure double dans son principe ? D'un mouvement mis en place dès l'origine sous cette double forme, pour intervenir sur deux moments du temps, comme l'analyse du système calendaire celtique permettrait de le supposer ? Ou, au contraire, de deux parcours d'âge et de sens différents, le plus court étant le plus ancien et l'autre - celui de la grande troménie - n'étant, comme l'étymologie de son nom le suggère, que la confirmation par un acte collectif, solennel et public, des limites de la propriété ecclésiastique (en latin : *monachia*, qui a donné le breton *minihi*) ? Cette dernière explication, en apparence mieux fondée historiquement puisqu'elle s'accorde avec les textes anciens (charte d'Alain Canhiart - xi^e s. - et vie latine - xiii^e s. - qui parlent bien d'un territoire concédé par le Comte de Cornouaille après la mort du saint et non d'un lieu sacré préexistant), est la plus immédiatement convaincante. Je crois néanmoins que, dans le cas exemplaire de la troménie de saint Ronan, c'est la première explication - celle d'un véritable système structuré, dont la cohérence interne et l'efficacité symbolique nécessitent une double intervention dans le cycle du temps, alternativement annuelle et sexennale, sur deux types d'espace de taille différente - qui a toutes chances d'être exacte. Je reprendrai rapidement maintenant les éléments qui me poussent à le croire.
- 42 C'est d'abord l'étonnante utilisation symbolique du cadre naturel et la façon dont le rituel s'inscrit à l'intérieur de ce cadre dans une parfaite conformité avec ce que l'on

sait des conceptions sacrées des Celtes en matière d'orientation et de représentation de l'espace et du temps. En haut et à droite, si l'on se situe au point central que représentent le tombeau du saint et le puits de la place et que l'on se tourne vers le chevet de l'église, en direction du soleil levant, on trouve la longue échine granitique qui ferme au sud le Porzay. Au nord - à gauche donc, et dans le bas, c'est la longue vallée humide du Stiff. On est bien entre ces deux espaces complémentaires de l'ancienne tradition celtique où, à gauche, le bas, l'humide, le froid s'opposent à droite à la hauteur, à la sécheresse et à la chaleur. Or le vaste quadrilatère constitué par le trajet de la grande troménie inscrit justement dans ce paysage une ordonnance sacrée que les dédicaces des stations rendent encore lisible et qui confirme de façon saisissante l'antiquité des conceptions qui en ont inspiré la mise en place.

- 43 Tout se passe en effet comme si les douze stations du parcours sacré représentaient les douze mois du cycle annuel que les pèlerins de saint Ronan parcourraient successivement en progressant sur le trajet. L'examen des dédicaces des stations est à cet égard significatif. En dépit de treize siècles de christianisation qui en ont fait dévier les dévotions vers des patronages nouveaux, le circuit a gardé, tel un palimpseste, l'empreinte des anciennes dédicaces, mettant ainsi en évidence un système calendaire qui, lui, n'est pas romain, mais bien celtique. On y retrouve en effet nos quatre fêtes majeures partageant - comme on l'a vu - le cycle annuel suivant deux axes perpendiculaires : Samain-Beltaine (1^{er} novembre - 1^{er} mai) qui sépare les deux moitiés, sombre et claire, de l'année et *Imbolc-Lughnasa* (1^{er} février - 1^{er} août) où les deux divinités, féminine et masculine, qui président à chacune d'elles, inaugurent à leur tour les deux demi-saisons - printemps et automne - au cours desquelles Hiver et Été perdent de leur vigueur.
- 44 À la première station, non loin de l'église, c'est saint Eutrope - lié à l'eau et à la guérison (on fait boire aux pèlerins un verre d'eau de sa fontaine et baiser ses reliques) - qui, dans sa hutte de branchages, veille sur le début du cycle. Il représenterait, dans notre comput symbolique, le 1^{er} novembre. Trois stations plus loin, pour le 1^{er} février, après une longue marche vers le nord, on est au fond de la vallée, à l'angle nord-ouest du circuit, entre les deux stations de sainte Anne et de Notre Dame de Bonne Nouvelle - les deux seules femmes parmi les douze titulaires de dédicaces - et l'oratoire de Notre Dame du Rosaire qui se tient près de cette dernière. La septième station (1^{er} mai) est consacrée à saint Jean l'évangéliste. Or c'est bien un autre saint Jean, au 24 juin, qui dans le calendrier romain marque le début de l'été, de la même façon que le 1^{er} mai marque le début de l'Été celtique. Mieux encore, chaque année, dans la nuit du 1^{er} mai, les conscrits de Locronan vont couper un hêtre qu'ils plantent dans un espace non pavé laissé libre à cet effet, près du puits sur la place, et que l'on brûle à la Saint-Jean, confirmant ainsi le lien symbolique entre saint Jean et le 1^{er} mai. La dixième station symbolisant le 1^{er} août - *Lughnasa* - devrait être la plus importante si notre hypothèse de départ est juste. Or elle est justement située au sommet du *Menez Nevet* et son patron est saint Ronan ! C'est bien la station majeure pour les deux troménies, la petite comme la grande.
- 45 Il semble donc bien, à considérer cet ensemble de coïncidences, que le long trajet de la grande troménie, avec ses douze stations réparties de façon irrégulière sur le terrain et qui y découpent des segments de longueur variée, reproduise le parcours des douze mois du calendrier celtique avec, entre l'église et la première station, un treizième segment qui pourrait représenter le treizième mois nécessaire - on l'a vu - pour

compléter la première et la troisième année du lustre. Ici, la situation au début du parcours conviendrait parfaitement au mois intercalaire précédant le mois de novembre, la première année d'un lustre normal.

- 46 Reste à expliquer la présence des trente-deux oratoires secondaires qui s'intercalent entre les stations, tout au long du parcours. Leur nombre, l'identité des saints personnages qu'ils abritent, leur localisation et leur répartition sur le terrain indiquent clairement qu'une intention précise - vraisemblablement liée au système calendaire - a présidé également à leur mise en place. Ce n'est certainement pas par hasard qu'au début du circuit, entre l'église et la première station, se bousculent ainsi 8 oratoires, ni qu'il y en ait de même à la fin, entre la douzième station et l'église, un nouveau groupe de 5 - trois Notre-Dames encadrées par les deux saints locaux qui protègent des chiens enragés, saint Tujen et saint Tégonnec - puis un dernier, isolé - saint Pierre - avant que l'on regagne le tombeau de saint Ronan au Péniti. L'oratoire unique de Notre-Dame-du-Rosaire, au sortir de *Pradig an Droveni* - entre les deux huttes de sainte Anne et de Notre Dame de Bonne Nouvelle -, semble, lui, confirmer la présence massive et nécessaire des Saintes Femmes en cet endroit précis du circuit, à l'angle nord-ouest qui est - comme on l'a vu - la réplique inverse du sommet du mont, domaine de saint Ronan, à l'angle sud-est. Enfin, le fait qu'il n'existe par contre aucun oratoire entre la sixième et la septième station - c'est-à-dire, selon notre hypothèse, au cours du mois précédant le 1^{er} mai - a certainement une signification dans l'économie de la troménie.
- 47 Une étude fine des dédicaces de ces oratoires apporterait certainement, en complément de celle des patronages des stations, des indications précieuses. Je me bornerai à considérer, à titre d'exemple, celles des deux oratoires qui, aux deux bouts du parcours, ouvrent et referment la série : le premier et le trente-deuxième. Ils sont respectivement dédiés à l'Enfant Jésus et à saint Pierre. Le rapprochement que le système calendaire lui-même nous amenait à faire entre le cycle annuel et celui de la vie humaine trouverait une confirmation dans ces deux dédicaces où l'Enfant Jésus ouvrirait la voie que refermerait, à l'autre bout, pour en transformer la nature, le portier du Paradis.
- 48 Dans cette interprétation s'éclairerait également l'architecture jumelle de l'église et du Péniti, la première (environ quadruple du second en superficie) représentant, sur le côté nord - donc sombre - de l'espace symbolique, comme un îlot de lumière, et le Péniti, du côté sud, apparaissant à l'opposé comme un espace de ténèbres dans la clarté environnante. D'où le fait, chargé de sens dans les deux interprétations (cycle annuel ou cycle de la vie, animale ou végétale), que l'on sorte par le porche de l'église pour commencer le parcours sacré et qu'on le termine en rentrant par la porte du Péniti : dans l'un et l'autre cas, on quitte la lumière pour s'enfoncer dans l'obscurité - celle de l'Hiver comme celle du ventre maternel ou de la terre nourricière - et au terme du cycle, à l'automne de la vie, on retourne aux ténèbres.
- 49 La troménie de saint Ronan nous apparaît ainsi comme investie d'un double symbolisme : d'un côté le cycle perpétuel de l'année luni-solaire - avec ses douze mois répartis en deux groupes, alternativement sombre et froid, puis chaud et lumineux, suivant que le soleil est bas ou haut dans le ciel et la lune, inversement, puissante ou faible - et de l'autre le cycle de la vie. Dans la mesure où l'on peut inférer du texte de Pline (cf. ci-dessus) que les Gaulois assignaient à la vie humaine une durée symbolique de trente ans, les douze stations pourraient cette fois représenter les douze mois intercalaires (moins un, sans doute, au début du cycle¹⁸) nécessaires à cette période de temps pour ajuster les cours des deux astres. Cette seconde interprétation permettrait

enfin de donner encore plus de crédit à l'hypothèse formulée ci-dessus selon laquelle l'intervalle de six ans entre deux grandes troménies serait l'image réduite des six lustres constituant un siècle trentenaire.

- 50 En proposant, pour rendre compte de l'énigmatique rituel de la troménie de Locronan et de sa double périodicité, une explication fondée en grande partie sur l'analyse de l'ancien calendrier celtique, j'ai conscience de m'être appuyé sur des notions de valeur inégale, relevant parfois plus d'analogies d'ordre symbolique que d'attestations formelles. L'ethnologue, comme l'historien des sociétés dont la Mémoire est avant tout orale, est, ainsi, souvent réduit à faire feu de ce bois (avec l'esprit critique qui s'impose) pour combler le silence des textes. Il ne faudrait pas oublier pourtant que, dans la mise en ordre que chaque culture élabore pour rendre compte du mouvement incessant du temps, ce qui nous paraît relever du domaine symbolique est d'abord le résultat d'observations, la prise en compte d'informations données par la nature et non l'établissement de rapprochements arbitraires. Ainsi l'alternance obscurité/clarté que l'on retrouve dans la journée, dans la lunaison, dans l'année et, finalement, dans le cycle de la vie elle-même... est d'abord une lecture du réel, le décodage d'informations d'apparence objective avant d'être une reconstruction théorique. De même, la relation qui unit aux phases de la lune les phénomènes de marée, la gestation féminine, la croissance de certaines plantes..., ou encore le retour dans les cycles calendaires des mêmes séries numériques (2, 3, 5, 6, 12, 30...) sont aux yeux de l'observateur une donnée d'expérience, vérifiable par tous.
- 51 Le système mis au point par les Celtes et dont témoignent, à vingt siècles de distance chacun selon sa nature propre, le calendrier de Coligny et la célébration de la troménie de saint Ronan (si l'on accepte mon interprétation dont je n'ai pu d'ailleurs, dans les limites de cette intervention, livrer qu'une présentation sommaire) a de nombreux mérites. Outre son originalité, sa relative simplicité et sa précision remarquable¹⁹, il paraît avoir su intégrer les connaissances astronomiques à l'intérieur d'une explication cohérente du phénomène même de la vie humaine et des cycles naturels. On conçoit dès lors que son remplacement, au moment de la christianisation, par un autre type de mécanisme calendaire - nécessairement perçu comme inférieur puisqu'il renonçait à prendre en compte le cycle lunaire - ait suscité des résistances. *La Vie latine de saint Ronan* y fait allusion à travers le personnage haut en couleurs de *Keben* qui, entre autres calomnies et vexations de toutes sortes, accuse Ronan de se changer en loup aux nouvelles lunes. L'attitude inverse de son mari (dont les descendants directs, qui habitent toujours Kernevez, citent encore la bénédiction rimée garantissant la longévité de leur lignée, adressée par le saint à leur ancêtre pour le remercier de son aide), telle que la rapporte l'hagiographe, s'accorde elle aussi très bien avec notre hypothèse. Ce serait en effet par sa parole et son enseignement, bien plus que par ses miracles, que Ronan aurait réussi à convaincre son ami paysan (« souvent, après avoir consacré à ces entretiens tout le jour sans s'être rassasié, il y employait encore la nuit jusqu'au retour du soleil »). On imagine bien un saint personnage du VII^e siècle (c'est l'époque où, apparemment, vivait le Gradlon Flam dont parle la *Vie latine*), spécialiste des questions calendaires, venant en ce haut lieu du *Menez Nemet* tenter de réformer le rituel païen qui s'y était conservé. On imagine mieux encore - pour en avoir souvent le tableau - le partage de la population en deux partis : l'un qui, avec *Keben*, refuse tout compromis et cherche à se débarrasser du prêcheur indésirable, l'autre avec son mari, plus ouvert au dialogue, qui cherche à s'informer et à apprendre... Tradition ou

innovation, mort ou résurrection, cancer ou lion, ténèbres ou lumière..., tel n'a cessé d'être, des fidèles de Lug à ceux de Ronan, le dilemme éternel inscrit par l'homme au sommet du *Menez Nevet*.

Figure 1 : Les deux parcours de la troménie : la grande tous les six ans, la petite les autres années.

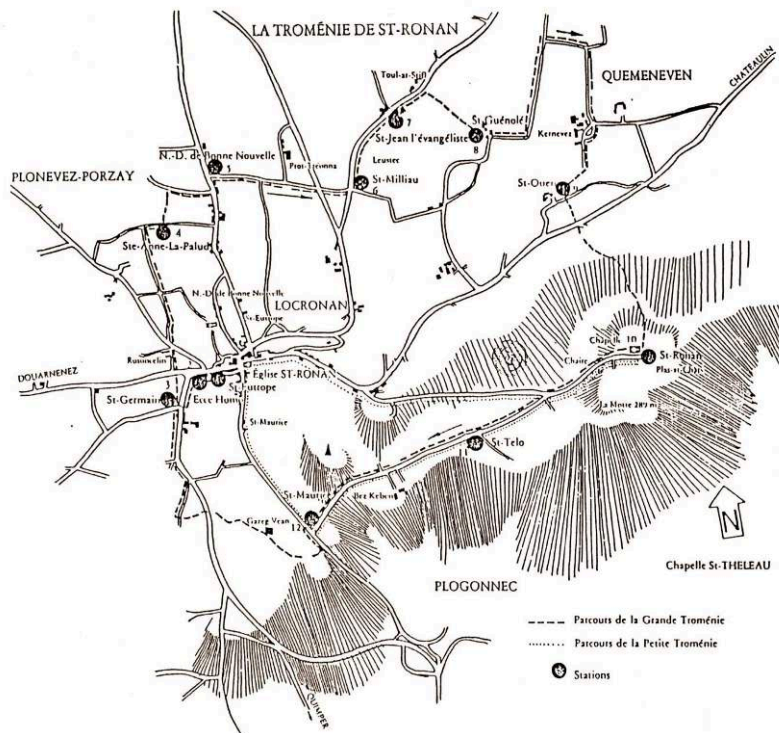
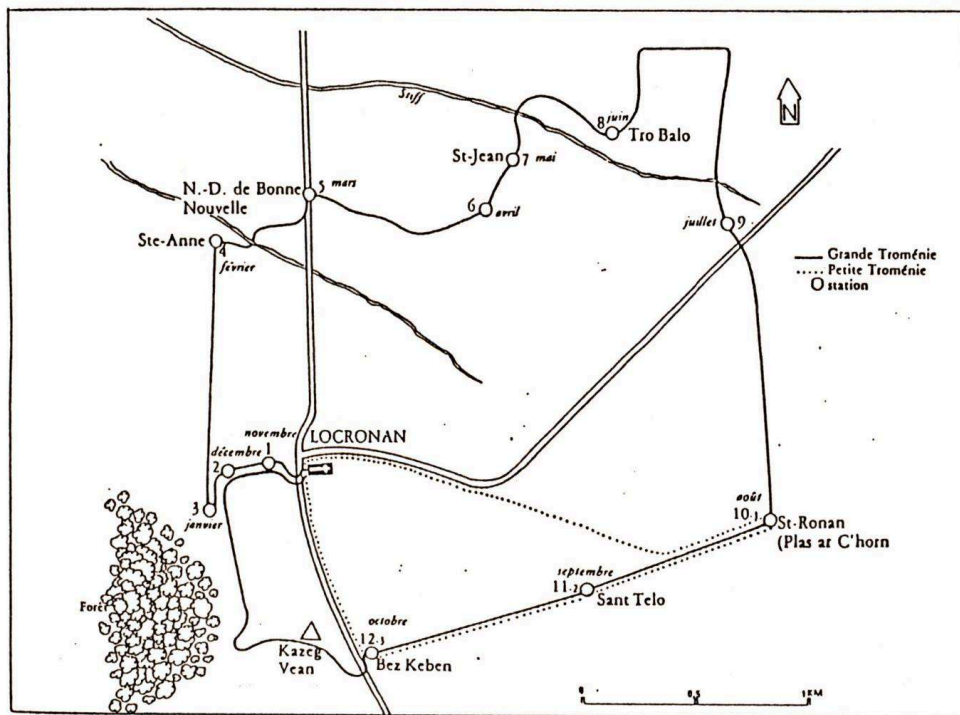


Figure 2. Les douze stations de la troménie et leurs équivalents dans un cycle calendaire.



NOTES

1. Du breton *tro minihi* : tour du « minihi », emprunt au latin *monachia* qui signifie « territoire monastique ».
2. On reviendra plus loin sur cette curieuse confusion dans la perception du cycle de la grande troménie (v. note 11).
3. Joseph LOTH, « Fanum et simulacrum dans la Vie la plus ancienne de saint Samson, Minihi breton et Nemed irlandais », *Revue archéologique*, juillet-octobre 1924, p. 49-63.
4. Le radical *nem*, en vieil irlandais comme en vieux breton, signifiait la voûte céleste. Le nom de *nemed* qui en est dérivé survit dans celui de la forêt de Névet, à l'entrée de laquelle Ronan établit son ermitage. L'historien breton du xv^e siècle, Pierre Le Baud, nous apprend que c'était aussi, anciennement, le nom de la montagne (*Menet Nemet*).
5. Voir Bernard TANGUY, « Le pays de Porzay : toponymie et peuplement jusqu'aux abords du XIII^e siècle », dans Maurice Dilasser (dir.), *Locronan et sa région*, Paris, Nouvelle librairie de France, 1979, p. 104-105.
6. Daniel F. MELIA, « The Grande Troménie at Locronan, a Major Breton Lughnasa Celebration », *Journal of American Folklore*, vol. 91, janvier-mars 1978, p. 528-542.
7. Les Celtes partageaient l'année en deux saisons, tour à tour froide et chaude, l'hiver commençant le 1^{er} novembre et l'été six mois après, le 1^{er} mai. Il en est resté en breton les expressions jumelles de *Kala Goanv* et de *Kala Mae* pour désigner ces deux journées.
8. Maire MAC NEILL, *The Festival of Lughnasa, a study of the survival of the Celtic festival of the beginning of harvest*, Oxford, Oxford University Press, 1962.
9. Cf. Françoise LE ROUX et Christian J. GUYONVARC'H, *Les druides*, Rennes, Ouest-France, 1986, p. 252 et *Ogam*, tome 15, 1963, p. 260.
10. Maurice DILASSER, *Un pays de Cornouaille : Locronan et sa région*, Paris, NLF, cf. chapitre 7, p. 194-223.
11. Dans une thèse de 3^e cycle soutenue à Paris en 1984 sous le titre *Un aspect du bestiaire bas-breton : le chien*, M. Y. Abraham aborde, p. 126-134, le problème de la troménie de Locronan et suggère une explication de type calendaire où elle insiste sur le lien entre le loup - chien nocturne - et la fécondité, sans toutefois - à mon avis - proposer de solution claire et assurée au problème de la périodicité de la grande troménie.
12. Voir par exemple Paul COUDERC, *Le calendrier*, Paris, PUF, 1986, coll. « Que sais-je ? », n° 203, où l'auteur, faisant l'inventaire des calendriers antiques, n'en dit pas le moindre mot. Il va même jusqu'à créditer le calendrier romain d'un trait que Pline, à qui il se réfère, donne pour propre au calendrier gaulois !
13. Paul-Marie DUVAL et Georges PINAULT, *Recueil des inscriptions gauloises : les calendriers (Coligny, Villards d'Héria)*, Paris, CNRS, 1986.
14. L'identification de *samon-* avec novembre et de *giamoni-* avec mai est seulement présentée comme vraisemblable par G. Pinault (*ibid.*, p. 403). Je pense qu'on peut cependant la tenir désormais pour assurée.
15. *Ibid.*, p. 401.
16. Cf. ci-dessus, la citation d'Albert Le Grand. Cette confusion se retrouve chez les meilleurs auteurs mais pas, semble-t-il, à Locronan où l'on a toujours dit six ans (cf. le cantique du xviii^e : *Un dro bep c'huec'h bla a ve gret*). Elle vient peut-être, chez ces auteurs extérieurs à Locronan, de la fortune symbolique du chiffre sept. Voir aussi la thèse de M. Y. Abraham, *op. cit.*, p. 131.

17. « La troménie de Locronan, actualité d'un pèlerinage millénaire », *Ar Men*, n° 9, juin 1987, p. 16-39.

18. Ne faudrait-il pas voir dans cette lunaison « manquante », qui rompt l'harmonie numérique et la symétrie chères au calendrier celtique, l'élément explicatif de la croyance au loup mangeur de lune dont l'expression bretonne *diwall al loar deuz ar blei* (protéger la lune du loup) garde la trace ? L'expression existe aussi en français populaire où elle est ancienne (cf. Rabelais, Noël du Fail, Réboul...).

19. Cf. ce que dit G. PENNAOD, « Langues et littératures celtiques », *Nouvelle école*, n° 15, mars-avril 1971, p. 58 : « (...) Les Gaulois, et peut-être l'ensemble des Celtes, avaient su élaborer un comput original, d'une précision supérieure à celle que pouvaient présenter les autres peuples contemporains et dont certains traits (...) faisaient peut-être partie d'un héritage indo-européen. »

RÉSUMÉS

On a depuis longtemps évoqué le caractère unique de la troménie de Locronan, cette déambulation sacrée dans le sens de la marche du soleil qui, chaque année, le deuxième dimanche de juillet, prétend reproduire l'ascension quotidienne du saint fondateur, l'Irlandais Ronan, à sa montagne. Tous les six ans, la procession se déploie dans une dimension nouvelle, à la fois dans l'espace (12 kilomètres au lieu de 6) et dans le temps (8 jours pleins, du deuxième au troisième dimanche de juillet) pour suivre cette fois, pas à pas, le trajet pénitentiel que le saint accomplissait chaque dimanche autour de son ermitage. Le but de cette communication est d'exposer les résultats d'un travail qui postule le prolongement de l'ancienne fête celtique de Lug dans la troménie de Locronan.

The unique character of the troménie of Locronan, this sacred procession in the direction of the sun's march, which every year on the second Sunday of July, claims to reproduce the daily ascent of the founding saint, the Irishman Ronan, to his mountain, has long been mentioned. Every six years, the procession expands in a new dimension both in space (12 kilometres instead of 6) and in time (8 full days, from the second to the third Sunday of July) to follow, step by step, the penitential journey that the saint made every Sunday around his hermitage. The aim of this paper is to present the results of a work that postulates the extension of the ancient Celtic festival of Lug in the troménie of Locronan.

INDEX

Keywords : troménie de Locronan, Celtic calendar, Celtic studies, ethnology/anthropology, calendar festivals

Mots-clés : troménie de Locronan, calendrier celtique, études celtiques, ethnologie/anthropologie, fêtes calendaires